

Les Vraies Questions



Fanny Toudic

Fanny Toudic

Les Vraies questions

© Fanny Toudic, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1645-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

Mettre en confiance

Je le regarde, et je me dis que j'ai fait la pire des erreurs, une erreur à changer la vie d'un homme. Or, à bien y réfléchir, je prends conscience que ma vie n'avait aucunement besoin d'être changée. Tout a commencé par une suggestion : « Dis Max, tu n'aurais pas envie de prendre un chat ? » Tout le monde s'est ensuite cru obligé de renchérir, et à tout le monde, j'ai répondu : « je n'aime pas les chats ». Tout le monde insistant, j'ai fini par céder : j'ai pris un chien. Ma façon de montrer que le message était bien passé, mais qu'en passant, il avait connu un changement : il y a bien des gens qui sautent du coq à l'âne, mon cerveau pour sa part a sauté du chat au chien.

Ce chien, maintenant, me regarde. Je refuse de baisser les yeux ; il ne faudrait pas qu'il croie que je me soumetts. Et il ne faudrait pas non plus que mes larmes coulent : cela fait sept mois et dix jours que je m'empêche de pleurer, au moment où je m'effondrerai, mon nouveau compagnon aura toutes les chances de mourir noyé. À moins qu'un chien ne sache nager spontanément ? Je réalise que j'ai oublié cette question lors de ma phase de recherche, et cela me donne encore plus envie de pleurer. Alors, la phrase revient : « Max, tu as fait la pire des erreurs ». Voilà ce que je me répète depuis hier après-midi : « j'ai fait la pire des erreurs ». Re : « j'ai fait la pire des erreurs ». Et encore : « j'ai fait la pire des erreurs ». Comme si je ne m'en lassais pas, alors que je m'en suis lassé dès la première occurrence.

Je suis debout devant la cafetière, j'hésite. La phrase résonne encore une fois, et je craque : j'enchaîne sur un cinquième café, alors que je m'étais promis d'arrêter avant même le premier. Je lance la machine, j'attends, et tandis que j'attends, cela se répète : « j'ai fait la pire des erreurs ». Je verse un peu de sucre, je le regarde disparaître ; je rajoute un peu de lait, je me rappelle qu'il est périmé. Tant pis, je bois. Si je veux survivre, j'ai besoin de café. Et puisque je veux survivre, je n'ai pas le choix : il faut que j'écoute mes besoins. Je les écoute, et voilà ce que j'entends : « j'ai fait la pire des erreurs ».

Je ne sais pas exactement à quel moment j'ai réalisé que j'avais fait un mauvais choix. J'hésite entre trois temps forts : le moment où le chien a uriné dans la voiture, le moment où il y a déféqué, et le moment où il y a vomi. Tout cela sur un parcours de soixante kilomètres au sein des Côtes d'Armor, soixante kilomètres qui m'en ont paru mille – au bas mot. J'avais été prévenu :

séparation, dépaysement, mal des transports : un cocktail détonnant pour un chiot. Je me suis dit : aucun souci, je vais lui parler doucement, je vais conduire tranquillement, et tout va bien se passer.

Nous avons quitté l'élevage, et au moment de partir, je lui ai expliqué qu'il n'avait pas longtemps à tenir, que nous n'allions pas très loin, seulement jusqu'à Paimpol (« petite ville mais très sympa, tu verras, tu vas adorer »). Je lui ai dit ça doucement, j'ai conduit tranquillement, tout cela pour me faire salir la banquette arrière. J'ai essayé d'avoir pitié, mais j'étais tellement concentré sur : 1) tenter d'ignorer les nausées 2) regarder la route 3) tenter plus efficacement d'ignorer les nausées, que la pitié n'avait aucune chance de se faire une place. Ce n'est pas que j'avais envie de me débarrasser de mon passager : c'est juste que je n'avais aucune envie de l'aimer, parce que l'on n'aime pas quelqu'un qui nous veut du mal. Et quelqu'un qui empuantit ainsi votre voiture, ce n'est clairement pas quelqu'un qui vous veut du bien.

Tout de suite, chez l'éleveur, j'avais eu un doute. Je m'étais dit : « Tu verras, Max, quand tu le prendras dans tes bras, l'amour adviendra ». Mais quand je l'ai eu dans mes bras, la seule chose qui est advenue, c'est ce questionnement : « Advenir ? Est-ce que l'amour advient ? » Je ne pense pas que l'amour fasse quoi que ce soit dans l'affaire. L'amour, c'est nous qui le cherchons, qui le provoquons, qui le trouvons, qui l'abîmons, qui le perdons, etc. Mais l'amour en lui-même ne fait rien : le sale travail, c'est nous qui l'effectuons.

L'amour n'advient donc pas, et comme j'espère malgré tout qu'il va advenir, j'attends qu'il advienne ; je tiens mon chien, il ne se passe rien. Je lui chatouille le menton, il tremble, et comme je ne voudrais pas qu'il urine sur moi, j'arrête de lui chatouiller le menton, de peur que cela ne provoque un réflexe malheureux. Et alors ? Rien. Voilà : rien. Pas d'amour, pas de haine, pas de chatouilles : rien. Seulement du vide.

Le vide, c'est ce qui a poussé tout le monde à me conseiller de prendre un chat, et c'est ce qui m'a poussé à n'écouter tout le monde qu'à moitié. Le vide, c'est celui qu'une femme a laissé. Je ne dis pas « mon ex », je n'aime pas ce terme : deux lettres, pour quelqu'un qui était votre moitié ? Je pense valoir plus que quatre lettres – rien que mon prénom, Maxence, en compte sept –, alors Amanda en a bien mérité plus que deux. Nous lui en accorderons trois : ma mie.

Je n'avais pas cherché l'amour, mais je l'avais trouvé, et il y a sept mois et dix jours, je l'ai perdu. Je l'avais perdu bien avant cela, à vrai dire. Mais jusque-là, je refusais de m'en rendre compte. Cela me demandait des efforts, d'ignorer tous les signes, de me persuader que tout allait bien, ou que si tout n'allait pas bien,

tout allait finir par s'arranger. Ces efforts, j'étais prêt à les fournir, pourvu qu'ils m'évitent de vivre dans la peur – celle qu'Amanda me quitte, ce qu'elle a finalement fait avec courage et élégance : par texto. « Je te quitte » : trois mots, pour mettre fin à trois ans de relation ? Un mot par année.

Cela fait sept mois et dix jours, et je ne sais toujours pas quoi penser de ce bilan. Un mot par année. C'est là tout ce que je lui inspire ? Par fierté, j'ai répondu en deux lettres : ok. J'étais très fier de moi sur le coup, mais après coup, ma fierté a dégringolé, et elle m'a emporté dans sa chute. J'ai eu envie d'écrire à Amanda que je n'étais pas ok du tout, que j'étais même complètement ko ; je ne l'ai pas fait. À quoi bon ? Elle ne serait pas revenue. Elle est comme ça, Amanda : elle prend sa décision sans consulter personne, et pour peu qu'un imbécile ait l'idée de s'en plaindre, elle fait la sourde oreille.

Un aboiement vrille mes tympans, et ma mie repart aussitôt chez elle, à Guingamp ; je regarde le chien : qu'est-ce qu'il veut ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il me regarde, il ne comprend pas. Il aboie. Je le regarde, je ne comprends pas :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il aboie. Je le regarde. Nous ne nous comprenons pas. J'ai tellement envie de pleurer que cela me donne... envie de pleurer. Depuis sept mois et dix jours, j'ai souvent des envies de pleurer, mais hier, nous avons franchi un palier : tout me donne envie de pleurer. Quand mon chien refuse de sortir, j'ai envie de pleurer. Quand je marche dans son urine, j'ai envie de pleurer. Quand je ramasse l'une de ses crottes, j'ai envie de pleurer. Je n'ai jamais été particulièrement à cheval sur la propreté, mais depuis hier, je n'ai plus qu'un objectif en tête : que mon chien soit propre. Et qu'il fasse ses nuits, également.

Je sais, il n'y a eu qu'une nuit. Mais parce que justement il y a eu cette nuit, je ne veux pas qu'il y en ait une autre. Ne pas dormir parce que je pense à la femme de ma vie, soit. Ne pas dormir parce que mon chiot gémit, pleure, jappe, crie, aboie, etc., cela, c'est une tout autre histoire, et je rêverais que ce soit de l'histoire ancienne. Si encore tout ce bruit ne m'empêchait pas de penser à Amanda, je ferais avec. Mais par-dessus tout ce bruit, je ne saisis qu'une pensée : « tu vas te taire ! »

Au début, j'ai suivi les conseils : j'ai ignoré. Passé deux heures à ignorer, je me suis dit que les voisins, eux, n'allaient pas m'ignorer, et je suis allé me poster derrière la porte de la cuisine, où j'avais mis le panier pour la nuit. Je n'ai même pas eu le temps de râler : dès que le chien m'a entendu approcher, il s'est jeté

contre la porte, avant de se mettre à gratter le bois en poussant des aboiements déchirants. C'était la panique des deux côtés de la porte : du sien parce qu'il était en train de vivre son premier traumatisme, du mien parce que je me sentais atrocement coupable.

J'ai hésité à lui ouvrir et à le ramener dans ma chambre, mais j'avais lu et relu qu'il ne faut surtout jamais faire cela, sans quoi vous êtes bon pour dormir avec votre chien jusqu'à son dernier jour. Je n'ai donc pas ouvert la porte, car je ne compte pas dormir avec mon chien jusqu'à son dernier jour, ni même jusqu'à son cinquième mois ; j'ai bon espoir d'accueillir une femme dans mon lit une fois que le souvenir d'Amanda y prendra moins de place, et je n'ai pas pour projet d'inclure mon chien dans les cérémoniaux.

Il y a bien eu quelques jours, récemment, où ma mie était moins présente : j'étais en train de penser à elle, et soudainement, il m'était revenu un souvenir vieux de quatre ans : c'était mon premier Noël au côté d'Amanda, mon premier Noël à Guingamp, mon premier Noël avec le moral dans les chaussettes – là où auraient dû se trouver les cadeaux. Plus précisément, c'était le 23 décembre, quatre mois précisément après notre rencontre. Il y avait déjà des tensions, et je commençais à me demander si j'avais pris une bonne décision en quittant Rennes pour Guingamp. À mon grand désarroi, Amanda avait accepté de rendre service à sa *bestah*, Pauline, partie au soleil pour les fêtes ; nous nous retrouvions donc à garder les deux chats de son amie, pour trois semaines. Et puisque ma mie, en sa qualité d'infirmière, était de garde, j'étais chargé de passer mes nuits à « veiller au grain ».

Dans la nuit du 22 au 23, j'étais passé rapidement de l'état de veille à l'état de sommeil, et quand je m'étais réveillé, l'appartement était sens-dessus-dessous. Cela avait dû faire un tapage infernal, mais à l'époque, durant les nuits où je parvenais – miraculeusement – à dormir, j'avais un sommeil de plomb, raison pour laquelle je ne m'étais rendu compte de rien. Au retour d'Amanda, je m'étais fait tancer comme je l'attendais, et parce que j'essayais encore de faire bonne figure, j'avais suggéré à ma mie d'aller...

— ... faire un peu de shopping, le temps que je remette ça en place.

— Du shopping ? À Guingamp ? Et je suis censée construire des boutiques... peut-être ?

— Tu n'as qu'à aller à Saint-Brieuc...

... ce qui aurait eu l'avantage de me laisser plus de temps pour chercher la place de chaque chose.

— T'es au courant que demain, c'est Noël ? Tu penses que je serai seule dans

les rues ?

— Pourquoi est-ce que tu aurais besoin d'être seule ?

— Pour me retrouver... avec moi-même.

Je n'avais pas répondu, déjà parce que je ne voyais pas quoi répondre à cela, et surtout parce que mon regard avait croisé celui de l'un des chats :

— Mandy ? Est-ce que c'est normal qu'il me regarde comme ça ?

— Qui ça ?

— Le chat.

Quand Amanda avait vu ma tête, elle avait éclaté de rire, et c'est à ce moment-là, précisément, qu'elle avait achevé de chuter dans mon estime : son rire sonnait gras, et étant donné que la femme idéale ne pouvait pas avoir ce rire-là, cela voulait dire que même avec beaucoup d'efforts, elle ne serait jamais la femme idéale.

— Sérieusement ? T'as peur des chats ?

— Pas du tout.

— Ça me rassure. À te voir, je croirais que ce serait le cas.

— Ce n'est pas le cas. Et ce ne serait toujours pas le cas si tu tournais tes phrases correctement.

Son parler faisait peut-être saigner mes tympans, mais ce n'étaient pas mes oreilles qui me tracassaient : j'étais à deux doigts de me faire dessus, et je priais pour la ténacité de ma vessie. Croyez-moi, si un chat vous regardait ainsi, vous aussi vous perdriez votre contenance – et peu importe que vous ayez comme moi vingt-six ans. Avant le débarquement des monstres, j'avais bien eu une chance d'exprimer mon point de vue clairement ; je l'avais exprimé obscurément : « Garder ses chats ? Mon plus grand rêve ». Je pensais qu'Amanda saisisrait l'ironie, elle avait saisi son téléphone : « Je confirme à Pauline, alors. On était pas sûres de pouvoir compter sur toi ; je vais lui dire qu'en fait, t'es pas si borné que t'as l'air ». Je m'étais demandé si elle se moquait de moi ; elle se moquait en tout cas de mes angoisses, et j'en avais été quitte pour affronter l'objet de mes cauchemars – deux objets, plus précisément, soit deux fois plus de risques de se faire dessus.

Ma couardise m'avait tout de même servi à quelque chose : elle avait déridé Amanda – femme qui détient pourtant la palme de la femme la moins déridable possible. Ayant retrouvé le sourire, elle m'avait chargé d'aller lui acheter des fleurs, non pas pour me faire pardonner, ni même pour remplacer la décoration, mais parce que c'était notre anniversaire. Pour moi, le seul anniversaire qui tienne, c'est celui qui vient vous rappeler que vous avez survécu un an de plus

sur cette Terre. Mais je m'étais dit qu'au fond, si nous célébrions chaque mois passé ensemble, cela ferait chaque année la preuve par douze que j'étais capable de faire durer une relation au-delà de trois-quatre semaines.

Au final, la relation aura duré trois ans, mais dans ma tête, cela fait des mois qu'elle se prolonge. Ce qui n'enlève rien au fait que durant quelques jours, j'ai eu l'esprit occupé par autre chose. Cela avait commencé dans mon lit : j'étais allongé sous la couette, moral en berne et chaussures aux pieds, j'avais revu les yeux de ce chat, j'avais repensé aux conseils de mon entourage, puis j'avais pris ma décision : l'heure était venue de devenir un homme responsable, et la plus grande responsabilité qu'un homme puisse prendre quand il ne veut pas d'enfant, c'est d'adopter un animal.

J'avais cherché sur Internet des élevages bien réputés dans les Côtes d'Armor, je m'étais focalisé sur ceux qui proposaient des chiens de petite taille, et j'avais regardé sur différents sites les caractéristiques de chaque race. J'avais fini par en retenir deux : le cocker et le cavalier King Charles. Dans leur version femelle : à en croire les uns et les autres, les chiennes sont plus calmes, plus dociles, et à en croire la nature, elles ne se sentent pas obligées d'uriner tous les vingt centimètres. J'avais appelé l'élevage le mieux coté, il leur restait à la vente seulement « ... un bichon et un coton de Tuléar. – Femelles ? – Mâles. – Ah ». Mauvaise race, mauvais sexe : un mauvais commencement. J'avais refait des recherches, confronté les résultats, et comme je ne me voyais plus vivre sans chien, moi qui ne m'étais pourtant jamais vu vivre avec, j'avais fait contre mauvaise fortune bon cœur, et j'avais programmé une visite pour le lendemain.

Le lendemain, je m'étais présenté avec une demi-heure d'avance, dans l'espoir que mon chien n'ait pas le temps de trouver une meilleure famille. Cela aboyait de tous côtés, mais parce que j'étais surexcité, cela ne m'avait pas agacé comme ça l'aurait fait dans d'autres circonstances – typiquement : à essayer de terminer une pige sur un sujet brûlant comme la chasse à courre, alors que la mise en ligne était prévue pour la fin d'après-midi. J'avais regardé les portées les unes après les autres, et à mesure que nous approchions des deux dernières, celles qui m'intéressaient, j'avais senti ma nervosité grimper. Quand l'éleveur avait pris le coton dans les mains, j'avais été un peu déçu : le chiot était tellement petit qu'il tenait dans une main (cela, c'était plutôt mignon), mais surtout tellement petit qu'il n'était pas en mesure d'ouvrir les yeux – inaptitude qui ne rendait pas facile le coup de foudre. Même chose avec le bichon : impossible de lui faire ouvrir un œil.

On m'explique comment, avec cela, je pouvais bien faire mon choix ? Et